Bulletin du 14.

On reçoit à l'instant la nouvelle officielle que le département du Tarn, après avoir pris les renseignements les plus exacts, adhère à l'insurrection départementale contre les anarchistes de Paris; les administrateurs et les administrés ont tous le même esprit. Un bataillon d'élite est formé; il part.

La Mayenne, dont un bataillon a déjà passé par Caen pour se rendre à Évreux, annonce que l'on ne doit regarder ce bataillon que comme une avant-garde; ce département en a un autre tout prêt à partir.

Mesdames les révolutionnaires de Paris ont daigné nous envoyer des émissaires dans cette ville; l'on vient d'en arrêter une; on a eu bien de la peine de la réchapper à la police fustigatoire; on est à la piste d'un autre ambassadeur femelle.

Les carabots de Caen se sont assemblés hier au matin, dimanche. Cette assemblée extraordinaire a eu pour objet d'envoyer une députation à Alençon, où quelques maratistes essaient de lever la tête. Cette députation sera nombreuse et se fera avec éclat; son but est de purger la ville d'Alençon de ces pestiférés.

Bayeux vient d'arrêter une douzaine de ces maratistes; ils ont été conduits hier au château de Caen. On a arrêté aussi un émissaire ministériel qui était venu fort poliment visiter les députés proscrits, qui leur avait fait des offres de services, qui les avait invités, particulièrement Barbaroux, à un banquet civique, et à goûter du bon vin de Bordeaux. Les députés se sont refusés à l'offre obligeante.

Note E. — (*Voir la page* 154.)

RÉCIT DE LA BATAILLE DE VERNON PAR PUISAYE.

«... J'étais parti à Caen le 6 ou le 7 juillet. Depuis ce moment je ne m'étais pas couché, et, dans le cours du mois précédent, je n'avais pas reposé trois nuits. La fatigue jointe à l'excès de la chaleur m'avait couvert d'un érésipèle qui me faisait beaucoup souffrir, et mes jambes étaient tellement enflées qu'elles ne pouvaient plus me porter. Après avoir fait couper mes bottes, dont il était impossible de me défaire autrement, je me jetai sur un lit. Je n'y avais pas été deux heures que je fus réveillé par des cris et par quelques coups de canon. On m'annonce que l'ennemi est là. Voyant qu'il n'était pas poursuivi » — (à la suite d'un prétendu avantage remporté la veille

par Puisaye), — « il s'était rallié dans sa fuite et avait traversé nos portes, où la garde était si mal faite qu'il n'y avait pas un homme éveillé. Je me fais jeter sur un cheval et je cours où était l'attaque. Le colonel Le Roy venait de s'y rendre et soutenait le feu à la tête de son bataillon. La mitraille mal dirigée volait dans les arbres et en jetait les branches sur nous. Je me porte au canon; les charretiers avaient pris la fuite après avoir coupé leurs traits, et il n'était resté qu'un canonnier. C'était un jeune homme de Caen nommé Lafaye; nous dûmes notre salut à son intrépidité. Il pointe deux pièces vers la lumière de deux canons qui tiraient sur nous presque à bout portant. Il en démonte un, et le feu cesse. Cependant les gardes nationaux épouvantés avaient pris la fuite; le bataillon du colonel Le Roy, culbuté par notre cavalerie qui fuyait avec elle, est entraîné à son tour. Cris, menaces, prières, rien ne fut capable d'arrêter ce torrent. Vingt hussards les auraient tous mis en pièces. Je me jette dans cette mêlée; j'entends répéter le cri de *trahison,* et c'est moi qu'on accuse. Focard se livre au désespoir, il veut se brûler la cervelle; je lui arrache son pistolet des mains. Nous voyons dans l'obscurité une troupe de cavalerie venir à nous. Nous croyons que ce sont des hussards ennemis. « Eh bien, faisons nous tuer, » lui dis-je. A l'instant nous nous précipitons sur elle : c'était une trentaine des nôtres qui avaient fui les premiers et qui avaient perdu leur chemin. Aux premiers coups que nous leur portons, ils se dispersent, et Focard en reconnaît un. Je retrouve les commissaires du département, qui sans exception s'étaient conduits ave courage et sang-froid. Leurs efforts pour rallier leurs bataillons avaient été vains; ils les avaient suivis jusqu'à Pacy et revenaient pour savoir ce qui se passait... La colonne de gauche, qui était en partie composée de Bretons et qui avait bivouaqué sous les murs des jardins du château, n'avait pris aucune part à cette bagarre, et ne s'était point ébranlée. Elle servit à ramener les canons et les caissons auxquels les hommes s'attelèrent avec des mouchoirs. Il resta tout au plus six ou sept des nôtres sur la place. » (Tome II, page 155 et suivantes.) « J'appris avant de partir de Caen que le château de Ménilles avait été livré au pillage, que tout ce que je possédais avait été mis en pièces, et que ma fille, à peine âgée d'un an, n'avait été soustraite à la fureur des satellites de l'évêque Lindet que par la générosité d'une simple paysanne qui avait plusieurs fois exposé sa vie, dans le même jour, pour sauver celle de l'enfant. » Page 173.

Note F. — (*Voir la page* 159.)

NOTE REMISE PAR WIMPFFEN A TOULONGEON POUR SON HISTOIRE DE LA FRANCE DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1789.

«Les Girondins marquants qui sont venus dans le Calvados après la journée du 31 mai vous sont connus aussi bien qu'à moi, Pétion, Buzot, Gorsas, Louvet, Barbaroux, Guadet, Salles, Valady (marquis, ancien officier des gardes françaises), Duchâtel (ci-devant), Bergoing. Ils étaient au nombre de 27, mais ceux que je ne nomme pas n'ont rien d'intéressant pour la postérité; ils ressemblent à tout le monde et pourraient appartenir à un parti aussi bien qu'à un autre : ce sont des circonstances de rencontre, des hasards de société qui les ont placés. *Pétion* et *Buzot* avaient un but déterminé : une nouvelle insurrection sous laquelle ils eussent été les maîtres. Il serait possible que *Pitt* et *Cobourg*, que la Montagne et le Marais s'entre-jetaient sans cesse à la tête, ne fussent pas des personnages étrangers ou indifférents aux deux vétérans de la révolution. Il arriva un jour à *Pétion* de dire au club des Carabots, de Caen, qu'une preuve que la Montagne voulait rétablir la royauté, c'est qu'elle laissait vivre le petit Dauphin, dont la figure et les charmes étaient des crimes dignes de mort... *Gorsas* au contraire penchait pour le petit Dauphin, mais bien entendu qu'on n'en viendrait là qu'à la dernière extrémité. *Louvet, Barbaroux, Guadet* eussent transigé si on eût voulu leur céder la partie de la France (méridionale), de l'autre côté de la Loire, pour en faire une république à leur mode. Ils comptaient beaucoup sur les petites puissances de l'Italie avec lesquelles ils feraient des traités offensifs et défensifs (ce qui prouve combien ces messieurs étaient hommes d'État). *Salles* faisait des brochures que ses collègues appelaient des *Provinciales*, (le comparant ainsi à *Pascal*;) et cela lui faisait tant de plaisir qu'il ne doutait plus de l'effet des brochures : c'étaient *des batteries qui feraient écrouler la colossale Montagne. Valady* s'était fait révolutionnaire par haine de M. *Duchâtelet*, et il eût bien voulu découvrir un moyen de se retirer de l'abîme. *Duchâtel* était une âme douce qui s'est trouvé entraîné comme tant d'autres par la chimère d'une régénération. Comme il ne s'était jamais souillé d'aucune mauvaise action, il eût donné sa vie pour le rétablissement de la monarchie. Le franc et loyal *Kervélégan* n'était d'aucun parti que de celui des *indignés* de tout ce qu'il avait vu faire; *Bergoing* paraissait républicain enragé, et son caractère appartenait à toutes les circonstances. Le crève-cœur de tous était le triomphe de la montagne, et leur ambition toujours saillante, la vengeance. Excepté

Duchâtel, il n'en est pas un seul qui ne se fût enrôlé dans le parti victorieux s'il avait pu, ce que *Louvet* et *Bergoing* ont bien prouvé après leur retour.

«L'assassinat de *Marat* est l'œuvre de cinq des ci-devant nommés; mais ce n'est pas *Marat* qui était désigné, c'était *Danton* que la nouvelle *Judith* devait immoler. Ils appelaient cela *couper la Montagne en deux*, parce que les lettres dont mademoiselle *de Corday* était porteur renfermaient une instruction qui disait qu'à l'instant du *grand événement* il fallait répandre dans tous les coins de Paris que c'est *Robespierre* qui avait fait faire le coup. Mais mademoiselle *de Corday* ayant ouvert deux lettres vit qu'on y accusait *Danton* de vouloir porter le petit Dauphin sur le trône, et comme cette mademoiselle *de Corday* était fanatique royaliste, elle se garda bien de porter la main sur celui dans lequel elle plaçait son espoir. Avant de partir pour Paris, elle écrivit une lettre d'adieu à M. *Bougon de Langrais*, mon ami, et procureur syndic du département, pour lui dire qu'elle ne le reverrait plus et que *** devait nous faire assassiner tous les deux. *Bougon* me communiqua cette lettre ainsi qu'à Mesnil, administrateur du département, encore vivant à Caen. Nous n'y comprîmes rien. Mais, demandai-je à *Bougon*, d'où vient son intérêt pour vous et pour moi? Il me répondit : Je lui ai rendu quelques services, et quant à son intérêt pour vous, il vient de ce qu'elle vous croit un royaliste déguisé. J'avais logé tous ces réfugiés à l'Intendance, parce que tous réunis, je pouvais mieux les (faire) observer. Je m'aperçus bientôt qu'il ne régnait pas entre eux une parfaite intelligence, que *Pétion* et *Buzot* avaient des secrets, et que tous, sans exception, se défiaient de *Valady* et de *Duchâtel*. Voyant que l'insurrection ne gagnait pas, nous convînmes de faire prendre les armes, comme pour une revue, aux huit bataillons de la garde nationale de Caen; ils s'assemblèrent sur le cours, où toutes les éloquences échouèrent contre l'indifférence de ces prétendus insurgés. Il ne se présenta que dix-sept hommes pour marcher sur Paris. Les autres villes (moins Vire qui en fournit une vingtaine) s'y refusèrent sans détour. Les campagnes, vexées pour les blés, nous maudissaient. C'est alors que *Pétion* conçut le projet de brûler Caen et de faire courir le bruit que c'était l'ouvrage de la Montagne. Le désespoir devait tout entraîner. Il se confia, pour ce beau coup, à mon aide de camp *Saint-Front*, en lui recommandant le plus profond secret, surtout envers le général *qui s'est refusé à mettre la guillotine en permanence*. — *Saint-Front* promet de me dire tout. Je lui enjoins de s'y prêter, d'acheter du goudron, et quand l'affaire paraît en bon train, j'arrive; je trouve *Pétion* et quelques autres. Je parais

effrayé d'un rapport qu'on vient de me faire : « Si le peuple en entend parler, vous serez tous égorgés, dévorés comme *Belzunce* et *Bayeux*... » Qu'est-ce ? je leur dis... L'on jette les hauts cris. L'on me prie en grâce de n'en point parler ; *ce sont les agents de la Montagne qui répandent cette atroce calomnie*. Je suis de cet avis, et le projet avorte. Quelques jours après m'arrivent cinq à six cents Bretons, tous découragés de ne pas trouver d'armée. N'ayant personne autre, j'envoie *Puisaye* à Évreux pour y établir les magasins que je faisais filer. *Puisaye* se croit général, veut m'enlever une victoire. Il marche contre la petite armée parisienne. Ces deux armées font chacune volte-face et chacune se sauve de son côté. Voilà la bataille de *Vernon*. Les mille à douze cents hommes de Puisaye fuient jusqu'à Lisieux ; j'y cours, mais rien ne peut les remettre ; *Danton* y faisait répandre des millions d'assignats. Tous désertent, et moi je me cache à Bayeux jusqu'après le 9 thermidor. »

Il y a dans ce récit des inexactitudes sans doute involontaires et des insinuations ou même des accusations évidemment calomnieuses. Les Girondins réfugiés à Caen étaient dix-sept et non vingt-sept, comme Toulongeon l'a imprimé par erreur. Tout ce que dit Wimpffen de la corruption de Buzot et de Pétion, de leur projet de mettre sur le trône une nouvelle dynastie, de leurs relations avec Pitt et Cobourg, ne mérite pas la peine d'une réfutation. L'histoire de Charlotte Corday, telle qu'il la présente, est un pur roman. Il prête gratuitement aux députés à l'égard les uns des autres des dispositions qu'ils n'ont jamais manifestées, que leurs mémoires et ceux des contemporains démentent. Affirmer que Pétion a voulu brûler Caen, qu'il a confié son projet à un aide de camp en lui recommandant de garder le secret vis-à-vis du général *qui s'est refusé à mettre la guillotine en permanence* (bien que les Girondins l'en eussent prié sans doute, ce qui explique leurs mauvaises dispositions à son égard), — c'est accumuler autant de mensonges que d'absurdités manifestes. A l'époque (vers 1803) où Wimpffen a remis cette note à Toulongeon, qui en a accepté aveuglément les assertions, presque tous les Girondins marquants étaient morts. Pour les calomnier ainsi, en se donnant le mérite d'avoir résisté à de prétendues exigences sanguinaires, il fallait que Wimpffen sentît la nécessité de justifier la conduite qu'il avait tenue envers eux, et il nous semble que ces monstrueuses assertions donnent une grande force aux soupçons de trahison qu'il leur avait inspirés. Une conscience malade et tourmentée peut seule suggérer de tels

moyens de justification à un homme qui, avant cette mauvaise action dictée par le désir de pallier une conduite équivoque, passait pour loyal et honnête. Voilà, en effet, en quels termes parle de lui le comte de Puisaye, qui n'a pas commis les mêmes calomnies :

« Le général Wimpffen est un des êtres les plus aimables que j'aie connus. A toutes les qualités propres à faire distinguer un homme parmi ses semblables et à l'élever dans la société, il joint une connaissance pratique et approfondie de son métier, un esprit fin et pénétrant, une valeur froide... Il était maréchal de camp avant la Révolution. Les habitants de la partie de la Normandie où il avait fixé son domicile avaient une grande confiance en lui, et son nom était en considération dans l'armée. »

Mémoires du comte Joseph de Puisaye. Londres, 1803 ; page 105, tome II.

APPENDICE.

LA CHARLOTTE CORDAY DE SALLE.

OBSERVATIONS
DE BARBAROUX, PÉTION ET BUZOT
SUR CETTE TRAGÉDIE.

Les *Mémoires* de Pétion s'arrêtent ici. Il est facile de les compléter avec ceux de Louvet et de Meillan, que nous publierons prochainement avec des documents inédits.

Rappelons ici en deux mots que Pétion se rendit avec ses amis dans le Finistère, sous la protection des gardes nationales, qu'il s'embarqua pour Bordeaux avec Louvet, Guadet, Buzot et Barbaroux; qu'arrivés au Bec d'Ambez, une indiscrétion de Guadet les força à se réfugier précipitamment à Saint-Émilion, où la famille de Guadet leur procura un asile. C'est là, dans un grenier, que Salle écrivit la tragédie de CHARLOTTE CORDAY.

Il semble, tout d'abord, qu'une tragédie écrite par un homme qui avait été un des orateurs les plus énergiques et les plus incisifs de la Gironde et qui se donne le plaisir de mettre en scène ses mortels ennemis, va abonder en traits amers, en tirades pleines de rage et de fiel. On se souvient des vers sanglants dont Chénier fouettait ses bourreaux. Mais nous sommes ici à mille lieues du poëte des *Iambes*. Nous avons devant nous un lettré ou plutôt un versificateur qui, en attendant l'échafaud, fait, par passe-temps, des vers, les soumet à ses futurs compagnons de guillotine, et ceux-ci, du fond de leur caveau où ils luttent contre le froid, les ténèbres et la faim, les lisent avec plaisir, les analysent avec une attention scrupuleuse, les commentent froidement, en mesurant la distance à laquelle sont l'une de l'autre l'œuvre de leur ami et l'œuvre

de Racine. Il ne s'agit pourtant ici ni de Racine, ni du théâtre classique. Les noms ne sont pas ceux d'Achille et d'Agamemnon : ils flamboient comme des torches; Amar le sanguinaire, le sombre Robespierre, Danton, terrible à ses ennemis, et sur l'autel où elle sacrifie le monstre à je ne sais quel Dieu *de la paix*, l'implacable et chaste héroïne, la Corday, toute fière de montrer sur sa blanche main cette goutte de sang que lady Macbeth est morte de rage de n'avoir pu effacer de la sienne. Robespierre vit, Danton vit; Charlotte a bien frappé Marat! D'où vient donc que le proscrit Salle qui sait tout cela, et qui sait aussi que les charrettes portent chaque jour à la mort, pesée par la main du Comité de salut public, leur charge de victimes, ne montre que des sabres de bois et des poignards de carton?...

Le premier acte nous transporte en plein Comité de salut public. Danton, Barère, Robespierre, Amar, Hérault de Séchelles, délibèrent sur les moyens d'écraser leurs adversaires des départements. Quels hommes et quel moment! Mais tout est mort, glacé, compassé, rien ne rappelle la terrible réalité. Barère rend compte de la correspondance :

« En faveur des proscrits la guerre se prépare,
« Et pour la liberté le peuple se déclare.
« Déjà dans la Neustrie un chef est désigné :
« Wimphe outragé par nous, justement indigné. »

La *Neustrie* au lieu de la *Normandie*, *Wimphe* au lieu de *Wimpffen* qui serait trop dur pour la tragédie; voilà toute la poésie de la pièce! Amar, le trop réel Amar, s'appelle *Amare*, la *Convention* s'appelle le *Sénat!*

Il y a cependant çà et là quelques vers assez énergiques.

Le lieu de la scène est la salle du Comité de salut public; le temps se passe en conversations oiseuses dans lesquelles l'auteur cherche à mettre en saillie le caractère de chacun des personnages. Hérault de Séchelles, dont il fait le héros de la pièce, on ne sait trop pourquoi, car il est de ceux qui ont livré la Convention à la Commune le 31 mai et le 2 juin,